

Une preuve irréfutable, une patience inlassable

Voulez-vous la preuve que la parabole que nous venons d'entendre dit vrai ?... La preuve irréfutable que Dieu n'arrache pas indistinctement l'ivraie et le bon grain mais qu'Il patiente – non par mollesse mais par amour pour la graine qu'Il a déposée dans la terre au premier jour et qu'Il désire désormais voir grandir et s'épanouir ? La preuve très concrète, vous l'avez devant vous : je suis vivant, moi qui vous parle ce matin. Le Maître de la Moisson ne m'a pas arraché, Il ne m'a pas anéanti, pour détruire l'ivraie qui est dans mon cœur – comme il est sans doute, aussi, hélas, dans le vôtre...

Sortis des mains de Dieu, nous sommes assurément de bons grains : créés à son image et à sa ressemblance, devenus enfants de Dieu par la grâce du baptême, dotés de qualités et de talents qui nous rendent capables de faire beaucoup de bien. Malgré cela, nous laissons trop souvent « l'ennemi » semer l'ivraie – c'est-à-dire la zizanie – dans le champ de notre âme : zizanie contre Dieu, contre notre entourage, contre nous-mêmes. Et pourtant, face à cet immense gâchis, le Seigneur continue inlassablement de se montrer patient et miséricordieux. Pourquoi ?

Parce que Dieu nous regarde toujours selon notre meilleur profil. Il nous aborde constamment par le meilleur versant de nous-mêmes : Il voit sans relâche le bon grain que nous sommes, avant de considérer l'ivraie qui pousse tout autour.

Parce que Dieu fait le choix de la vie : à Ses yeux, mieux vaut qu'existent, grandissent, se convertissent des hommes sans doute pécheurs et imparfaits, plutôt que prévale une perfection idéale qui reviendrait à ce qu'il n'y ait pas d'homme du tout.

Parce que, comme l'affirme la Bible : les dons de Dieu sont sans repentance. L'existence que le Créateur a donnée, Il ne l'enlève pas par punition : même le démon n'est pas anéanti, malgré tout le mal qu'il peut causer. Dieu lui a donné d'exister... Il ne retirera pas son offrande.

Naturellement, cette patience inouïe de Dieu doit nous interpeler et nous inviter, à notre tour, à ne pas arracher brutalement l'ivraie, en maltraitant le bon grain... Quand donc suis-je tenté d'agir ainsi ?

Lorsque je ne vois plus chez le prochain (il peut s'agir de mon voisin, de ma belle-mère ou de je ne sais quel dirigeant politique ou religieux) que ses péchés, ses défauts, ses noirceurs ; me livrant alors sans frein à la critique, j'arrache – en le niant - le bon grain qui demeure malgré tout en son âme – même caché sous des touffes épaisses d'ivraie.

Lorsque je me mets en colère sauvagement contre le prochain et que, par le fait même, je l'identifie à son mal : si ma colère me fait oublier la personne qui est devant moi (et dont

je dois vouloir le bien) pour considérer uniquement le mal : la faute, l'injustice, la provocation, alors je le déshumanise, je réduis le bon grain à la seule ivraie et je mets déjà le feu au champ qui devrait être préservé.

Lorsque je suis à ce point déçu ou amer contre mon prochain que je décide de l'exclure de ma vie, que je ferme mon cœur à tout pardon possible, qu'à mes yeux il n'existe plus. J'ai, alors, tout arraché, je l'ai détruit, anéanti : il ne reste rien du champ de son âme...

Vous me direz : « tout cela est bien joli, M. l'abbé... Mais, selon vous et vos grands discours, que devenons-nous faire très concrètement lorsque notre prochain fait le mal ? Patienter en sifflotant et attendre qu'il ait détruit toute notre vie ? » Bien sûr que non ! Permettez-moi, en harmonie avec la parabole de ce dimanche, de vous proposer trois pistes :

- La première : dézinguer l'ennemi avant même qu'il ne sème l'ivraie dans le champ. Quand l'ivraie est là, difficile d'y toucher au risque d'abîmer le bon grain. Mais, avant, tout reste encore possible. En d'autres termes : pour lutter contre le mal, il faut déjà, en amont, se prémunir du mal. Œuvrer avec pédagogie, prévenir les conflits, éduquer le sens moral sont des moyens très nécessaires.
- La deuxième : faire à ce point pousser le bon grain qu'il finisse par étouffer l'ivraie. La vocation du chrétien n'est pas d'éviter le mal ; elle est de faire le bien. Si nous développons nos talents, si nous mettons en œuvre très concrètement l'Évangile (qu'il faut lire, du coup : ça aide !), si nous rayonnons du Christ, alors nous dessècherons l'ivraie de l'intérieur – dans notre cœur comme dans le cœur du prochain. Il faut toujours passer plus de temps à développer ses talents qu'à lutter contre ses défauts (Cf. l'entraîneur de tennis de Yannick Bonnet).
- La troisième et dernière : demander à l'ivraie de s'arracher lui-même. Ce n'est pas aux anges moissonneurs d'enlever l'ivraie pendant le temps de cette vie ; c'est à nous de le présenter au Feu de la confession sans attendre. C'est la conversion du cœur et la grâce de la confession qui seront les meilleurs désherbants... Et il en va de même dans les conflits avec notre prochain : la critique, la colère, l'amertume ne changeront pas en profondeur notre interlocuteur, à moins que nous parvenions à lui faire prendre conscience du mal qu'il a fait. Seule la conversion personnelle du malfaiteur – qu'il soit mon enfant qui a une bêtise, mon collègue ou mon curé – peut vraiment mettre fin à la croissance de l'ivraie.

Cette parabole n'est donc pas un appel à une patience irénique et un peu hippie qui serait le cache-sexe de la lâcheté ; elle est l'invitation pressante à ne pas faire proliférer l'ivraie dans mon cœur en voulant l'arracher dans celui du voisin. Ne pas répondre au mal par le mal. Mais au mal par le Bien – comme fait le Maître de la Moisson qui, chaque

matin, me donne la vie – malgré toute mon ivraie – afin que pousse le bon grain, dans mon champ et dans tous ceux que je traverserai.